

Camus et l'Algérie intégriste

Le Nouvel Observateur, 9 juin 1994

Camus aurait-il adopté l'attitude de certains intellectuels français qui, après 1962, ont fait mine d'ignorer jusqu'à l'existence du pays où ils sont nés ? Comme ces derniers, il aurait pu estimer qu'il n'avait plus à s'intéresser au sort de gens qui avaient tenu à se séparer de la France. Ou bien aurait-il fait partie de ces pieds-noirs qui ont gardé une sourde rancœur envers les Algériens et se délectent maintenant, sans se l'avouer, des malheurs qu'ils vivent, considérant qu'ils l'ont bien cherché ? Il y a eu aussi ceux qui, avec l'indépendance, ont tourné une page de leur vie et abordé la nouvelle avec une sérénité mâtinée d'amertume. Moi, je crois que Camus aurait plutôt été de ceux qui, fascinés par cette luminosité qu'il a si bien décrite, ne sont jamais parvenus à l'oublier, de ceux qui suivent avec douleur et dépit les nouvelles de ces assassinats accomplis sous le soleil. Lorsqu'on parle du rapport de Camus à l'Algérie, on ne peut manquer d'évoquer sa fameuse phrase où il affirmait préférer sa mère à la justice. On oublie à tort une autre de ses déclarations : sommé de donner son avis sur le conflit algérien, il avait répondu que, s'il existait un parti de ceux qui ne sont sûrs de rien, il en serait. Jean-Paul Sartre était sûr de la justesse de ses prises de position. Mais son engagement en faveur de l'indépendance algérienne restait celui d'un intellectuel. Il participait d'un principe. Pour Camus, il s'agissait de tout autre chose. Un lien charnel l'attachait à l'Algérie. « Noces » reste la plus belle et la plus sensuelle description de ce pays. Il n'en faut pas moins relever que ses sentiments envers sa terre natale restaient complexes. Son royaume préféré était l'écriture, alors qu'il se voyait requis de se prononcer sur une actualité politique. Le centre de gravité de son combat était ailleurs. On a eu tort d'exiger de lui qu'il s'impliquât dans un débat qui ne constituait pas sa principale préoccupation. Camus tenait un peu de Meursault,

qui était plus ému par « la tendre indifférence du monde » que par le crime qu'il avait commis. Et aussi du docteur Rieux, qui combattait le mal sans passion mais avec détermination, tout simplement parce qu'un médecin est le plus qualifié pour lutter contre la peste. Camus était-il, Camus aurait-il été plus qualifié pour séparer le bon grain de l'ivraie, désigner la voie du bien et celle du mal, bien qu'il se soit beaucoup interrogé à ce sujet ? Camus doutait plus que tout autre. Il avait réfléchi sur les valeurs morales qui pouvaient fondre le genre humain tout en sachant qu'il ne parviendrait pas à épuiser son sujet. S'il lui est arrivé de se tromper, nous sommes persuadés qu'il a agi selon sa conscience. S'il a marqué tant de gens de sa génération, d'Emmanuel Roblès à Jean Daniel, pour ne citer que les écrivains origi-

naires du même pays et dont il fut l'ami en dépit de leurs divergences d'opinions, c'est qu'il s'était acharné à promouvoir un humanisme. Jean-Paul Sartre, par des pirouettes intellectuelles, avait proclamé qu'il avait eu raison d'avoir tort. Albert Camus aurait-il eu tort de ne pas savoir s'il avait raison ? S'il nous était possible de le convoquer aujourd'hui pour l'interroger sur l'Algérie, mais aussi sur la Bosnie, mais aussi sur le Rwanda et le Yémen, je devine ce qu'aurait fait Camus : il aurait allumé une cigarette avant de sortir de son bureau, il aurait longuement marché le long des rues, il aurait bu une bière au premier bar rencontré, il aurait longtemps humé l'air du temps, souri aux belles dames qu'il croisait. Et puis il nous aurait adressé un grand bras d'honneur.

R. M.

Le Nouvel Observateur